

XYZ. La revue de la nouvelle

Ce sont les oiseaux

Anna Tagal



Numéro 85, printemps 2006

Listes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3239ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tagal, A. (2006). Ce sont les oiseaux. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (85), 18–21.

Ce sont les oiseaux

Anna Tagal

UNE PETITE FILLE est agenouillée dans l'entrée d'une grande maison blanche aux volets bleus qui claquent dans le vent. Les deux mains appuyées contre le sol, elle penche la tête. Son nez touche presque l'asphalte. Sous ses yeux, une procession de fourmis.

Le soleil, à son zénith, luit sur sa chevelure très noire.

De la maison, la voix de sa mère l'interpelle : « Amélie ! Amélie ! Viens immédiatement ! »

Elle tressaille. Plaque sa joue contre le sol. Y aplatit le corps. Serre les mains sur quelques roches minuscules échappées d'une craque dans l'asphalte.

La voix enfle : « Amélie, ne m'oblige pas à venir te chercher ! »

Amélie secoue la tête. Lentement, elle se lève. Marche. Regarde autour, le buisson, la maison des voisins, jusqu'à la porte d'entrée.

Dans la cuisine, Gabrielle essuie le comptoir de céramique. À côté de l'évier, la vaisselle qu'elle vient tout juste de laver. Elle se tourne vers Amélie, les mains sur les hanches, le front barré de traits horizontaux. À la vue de l'enfant, elle s'assombrit encore. D'une voix basse, presque étouffée, elle grince : « Tu sais pourquoi je t'appelle ? » Amélie baisse les yeux : « Non. » Gabrielle : « Vraiment ? » Amélie : « ... » Gabrielle hausse la voix : « Il va falloir que je te l'explique ? » Amélie ne répond pas. La voix de Gabrielle passe à l'aigu : « Tu crois que je n'ai pas assez des frasques de tes frères ? Que je n'ai que ça à faire, m'excuser pour vous, attendre la prochaine catastrophe, ramasser les pots cassés ? »

Amélie lève les yeux. Cuisine. Vaisselle. Torchon. Gabrielle.

Gabrielle a les yeux exorbités. La peau du cou très rouge. Les lèvres serrées. Les ailes de son nez s'ouvrent et se referment. Son corps se raidit.

Mille fois, ce tableau, dans les yeux d'Amélie.

Le corps d'Amélie se ramollit. Son cœur ralentit. Elle est calme. Très calme. Ses iris : une eau noire. Immobile.

La main de Gabrielle s'ouvre au-dessus de sa tête. Heurte son oreille, le côté de son crâne. Amélie perd l'équilibre, s'effondre. Sa tête heurte le plancher. Elle ouvre les yeux sur les lignes floues des tuiles, retrouve les larges chevilles de Gabrielle, enfoncées dans des souliers noirs. Elle tente de se relever. Ses jambes flageolent. Gabrielle enserre ses épaules de ses larges mains. Les plaque contre le comptoir de la cuisine. Saisit sur le comptoir le rouleau à pâte.

Amélie tombe. Se recroqueville. Yeux ouverts. Bouche ouverte.

La poitrine de Gabrielle monte et descend très vite. Entre deux halètements, elle siffle : « Dans ta chambre. Tout de suite ! » Amélie se déplie. Se lève. Va vers l'escalier en boitant. Monte les marches.

Elle ferme la porte de la chambre derrière elle. S'y appuie. Glisse au sol. Ses bras mous pendent de chaque côté de son corps. Ses yeux toujours grands ouverts s'assèchent.

•

Figée contre l'évier, Gabrielle regarde l'escalier où Amélie a fui. Ses mains tremblent. Elle ouvre le robinet, étend ses mains en corolle. L'eau file entre ses doigts. Elle y plonge le visage. L'eau coule contre sa peau. Elle est au fond d'un lac. Il fait noir. La surface est loin. L'air manque. Elle étouffe. Elle écarte les mains, ferme le robinet. Saisit le torchon. S'essuie le visage. Frotte le tissu contre sa peau. Très fort. Sur son visage, l'eau coule encore. Sur ses joues. Dans son cou. Elle essuie, torche, polit. Les larmes s'estompent. Sous ses yeux, la peau brûle.

Elle remue les lèvres. Froisse à peine le silence. Les mots s'avalent les uns les autres. Quelques-uns remuent le vide : « Tu verras, quand tu seras... ».

•

Dans la chambre, Amélie est couchée sur son lit. Elle regarde par la fenêtre. Des feuilles vertes ondulent dans le vent. Brouillent le ciel lisse et sans nuages. Éloignent le lit, la maison. Ramènent le matin. La cour d'école. Amélie sourit.

Ce matin.

Ce matin, dans la cour d'école, sous l'arbre, elle range des pierres. Les place en ligne droite. Cédric approche. Elle lève la tête, lui en lance une. Cédric l'évite mais ne fuit pas.

Cédric. Cheveux en épi de maïs. Une tête de moins qu'elle. Toujours dans son sillage. Dans ses cheveux noirs, ses yeux noirs. Attaché par une corde invisible à sa peau.

Amélie : « Cédric, tu veux jouer au docteur ? » Cédric sourit. Se penche. Frôle sa peau, hume l'odeur de terre et de buisson mouillé, ouvre la main sur ses cheveux de soie. Amélie : « Je suis le docteur, d'accord ? Déshabille-toi. » Sa voix claque, impérieuse, sous les branches qui ploient au-dessus de leurs corps. Résonne en écho sous la peau de Cédric. Plaine. Plainte. Ordre. Coulée noire. Cédric sourit. Amélie : « Viens. Cache-toi derrière l'arbre. Déshabille-toi, je te dis. » Il obéit. Le col de son chandail blanc glisse par-dessus sa tête. Ébouriffe ses cheveux. Le vent court sur sa peau. Le duvet de ses poils blonds se hérisse. Amélie : « Les pantalons maintenant. » Cédric sourit encore. Lève les yeux. Les feuilles tournoient autour de son corps. Il déboutonne son pantalon. S'accroupit près d'Amélie. Elle : « Étends-toi. »

Elle tâte les bras maigres, les genoux osseux : « Comment faire ? Tu n'es pas blessé. Il faudrait que tu saignes, qu'il y ait un peu de sang. Sinon, ce n'est pas drôle. Tu n'as pas besoin de moi. Va-t'en. » Cédric ouvre des yeux démesurés. Fronce les sourcils. Amélie : « À moins que... J'ai un couteau. » Cédric sourit.

Amélie coupe, un petit peu, l'intérieur du bras. Observe la coulée du sang sur la peau blanche. Les gouttes, au sol.

La maîtresse la surprend.

Amélie recule. Se moule au tronc de l'arbre. La maîtresse la tire par l'oreille. Crie : « On verra ce qu'en dit votre mère ! Sauvage ! Méchante ! Sale ! »

De nouveau, Amélie est dans sa chambre. Dans la cuisine, sa mère claque les portes d'armoires, remue la vaisselle, entrechoque les casseroles. Amélie serre le poing. S'agenouille dans son lit. Elle crache au sol, à côté du lit, à peu près au-dessus de l'évier de la cuisine. Dans sa tête, la voix de la maîtresse, celle de sa mère : « Méchante. » « Sale. » Elle sourit. C'est vrai. Elle ferme les yeux. Dresse une liste.

Liste des méchancetés.

Un. Fourmis. Amélie les prend dans ses mains. Les y fait marcher. Les tient prisonnières d'un carré de sa peau. Ne les laisse pas s'échapper. Incline la paume pour contrôler leurs déplacements. Les regarde avancer, folles, sur ce nouveau territoire sans herbe ni terre. Lasse, elle les tue. Leur corps est déjà presque séparé en trois parties. Il n'y a qu'à finir le travail. Du bout de l'ongle, elle coupe l'arrière-train, puis la tête. Le sang s'étale sur ses paumes ou sous ses ongles. Elle regarde. Longtemps.

Trop facile. Il lui faut d'autres victimes.

Deux. Sangsues. Celles de l'étang près de la maison. Elle les sort de l'eau avec un bâton pointu dont elle transperce leur corps. Elles s'allongent de part et d'autre du trou, dégoulinent autour. Elle les sale pour les voir se recroqueviller. Y met le feu avec un briquet volé dans un tiroir de la cuisine.

Trois. Grenouilles et oiseaux. Les oiseaux, son chat roux Gustave les lui apporte déjà presque morts. Il suffit de serrer un peu la paume autour de leur cou encore chaud. À peine. Presque comme une caresse, un soupir. Le souffle les quitte. La vie s'en va.

Ce sont les oiseaux qu'elle préfère.

Quatre...

La voix de son père, dans la cuisine, le vacarme de ses frères qui, de retour de l'école, courent dans les corridors et le claquement des souliers de sa mère dans l'escalier interrompent le fil de ses pensées.

Gabrielle frappe deux coups brefs contre la porte : « Tu peux sortir maintenant. »

Sous les paupières d'Amélie, une pierre ronde, très lisse. Amélie la soulève. Murmure : « *Quatre...* »